

FESTIVAL SA M'AIM 2015

La Tribune des Tréteaux.

Représentation du vendredi 27 novembre 2015.

Dira-t-on suffisamment combien le « métier » de comédien est chose difficile ? Surtout lorsqu'il s'agit de s'affirmer comme « amateur » ? C'est un terme souvent décrié, que l'on pose en antinomie de ce fameux label de « professionnel ». Eh bien, profitons de cet article pour rendre justice à l'esprit « saltimbanque », à ce talent trop méconnu de celui qui, en plus de toutes les obligations qui définissent sa « raison sociale », trouve le temps de concrétiser sa passion, celle du théâtre.

Et c'est par c'est hommage en exergue que nous souhaitons entreprendre l'écriture de notre article. **La compagnie « La 'ptite scène »** a « monté » ce si difficile **Feydeau**, joué, rejoué, avec des amants dans les placards, des kyrielles de cocottes et de faux amis, et particulièrement cette cohorte de maris jaloux et cocufiés par des épouses riches en stratagèmes comme en stratégies, un jeu de vaudeville, boulevardier et petit-bourgeois que nous croyons tous connaître.

Eh bien, nous ne connaissons rien de cette **pièce courte « Hortense a dit : « j'm'en fous »**. Nous avons tout à découvrir des misères conjugales endurées par un dentiste dont les confrères semblent disparaître à la queue leu leu, emportés par d'étranges maladies, et il faut dire que monsieur Follebraguette a été bien mal loti dans la distribution des mariages arrangés : une épouse hystérique, qui achète du tulle au kilomètre (si l'on en croit le livre de comptes présenté par la soubrette... ladite Hortense), dépensière compulsive, insatisfaite, aigrie, qui passe ses nerfs sur la domesticité et traite son mari de « chapon », autrement dit de castrat, de « mou du genou », voire d'impuissant. Comme quoi il est des patronymes qui font de la vie une ironie constante.

Et nous découvrons un homme fatigué, au bord du *burn out*, si l'on nous autorise cet anachronisme. Il voudrait simplement être un « homme tranquille ». Mais la pièce est construite selon une succession de fâcheux. Une première patiente, qui sera aussi le dernier personnage de la représentation, par un retour inopiné lié à trop de souffrances dentaires, hurle et se contorsionne au fond d'un fauteuil médicalisé. Il faut dire que le volume des tenailles est impressionnant et on a tout à craindre de ce bricolage dentaire.

Elle sera suivie pas Isa Dingue qui porte bien son nom, nymphomane masochiste capable de tout, personnage clownesque qui se retrouvera bientôt « cul par-dessus tête »,

dans une posture bien peu digne du « monde » dont elle se réclame et pour lequel elle garde en réserve un « râtelier du dimanche ». Une autre dame emberlificotée dans un bandage de fortune arrive avec une grave fluxion, mais le temps des soins ayant fait son œuvre, lorsqu'elle sera prise d'évanouissements à répétition, l'assistant la tirera comme un vulgaire paquet de viande en dehors de la scène.

Madame a été « insultée » par la « bonne à tout faire », la fameuse Hortense, fragile et plaintive, mais si rouée et pragmatique qu'elle parvient à rendre lucrative son expulsion des lieux avec une gratification substantielle. Hortense est l'exemple même du double jeu : elle révèle ses infortunes à Monsieur, dans un désir plus revancharde que naïf et dit pis que pendre sur son épouse colérique qui n'a que grossièreté et dépit conjugal à la bouche.

Et tout se referme autour de notre dentiste qui voit les domestiques démissionner et rendre leur tablier les uns après les autres. Devenu l'égal du patron par licenciement, le stylé Adrien se pique d'honneur et provoque monsieur Follebraguette en duel. La cuisinière hurle sur le maître de céans qui a, entre-temps, appris à la « jouer autoritaire ». De molaire en dent creuse, de carie en extraction dentaire, notre protagoniste craque, renvoie tout le monde et « démissionne ». Ne reste donc, comme dit plus haut, qu'une patiente terrorisée dans un univers clos de folie qui va crescendo : elle se tasse au fond du fauteuil, en plein cauchemar éveillé, hagarde, sans plus être capable même de proférer le moindre son.

N'est-ce donc que l'histoire d'un échec sans dénouement réconciliateur ? Pas forcément : notre dentiste a trouvé en lui la force de crier, de se révolter et de s'en aller vers, peut-être, une nouvelle existence. C'est une fin ouverte, alors que tous les personnages (ou presque) ont claqué la porte. Et chez Feydeau, cet espoir n'est pas si fréquent.

C'est amusant, même si on voit le canevas de Feydeau tirailler ses personnages selon des ficelles bien rodées. Ça reste très efficace. Et il y a cette petite touche moderne, la diffusion du « blues du dentiste » de Boris Vian, chanté par Henri Salvador.

La fin est très enlevée, les comédiens ont trouvé leur rythme et un souffle bien tenu dans une déflagration où valsent dans les airs tous les objets de la boîte à outils d'un dentiste finalement inquiétant et doté de compétences tortionnaires. On joue bien sûr avec la séculaire peur de se faire soigner les dents, avec cette maudite roulette qui a terrorisé des générations de porteurs de chicots et autres abcès.

Le début nous a semblé un peu lent et surtout le décor encombré ; le fauteuil de toutes les douleurs méritait d'être au centre. On aurait aimé plus d'espace de jeu, de circulation. Mais ce que nous avons découvert met à mal cette petite critique que nous annulons : la moitié de la scène était déjà occupée par le matériel du spectacle suivant et nos comédiens ont dû improviser et s'adapter.

C'est là que nous retrouvons notre commentaire introductif : bravo à la compagnie « La p'tite Scène » ! Vous avez joué dans la déstabilisation (décor invasif et branlant), vous

avez mis votre talent au défi de la difficulté et vous avez réussi ce pari toujours si instable du *show must go on*, envers et contre tout !

Soyez fiers de votre performance et nous vous saluons avec respect.

Au plaisir de vous retrouver sur d'autres scènes et dans d'autres créations !

Halima Grimal